

Julie Bosman écrit à Philippe Haeck

Julie Bosman

Numéro 150, septembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bosman, J. (2016). Julie Bosman écrit à Philippe Haeck. *Moebius*, (150), 125–127.

*Quand je serai mort qui continuera à porter
le meilleur de ma vie.*

Philippe Haeck

Tu es vivant et je pense à ta mort.

À ta disparition, à ton absence dans ma vie. À la disparition et à l'absence de ton corps, de ta voix, de ta présence auprès de laquelle je m'assois tranquille de temps en temps depuis près de vingt-cinq ans.

Il restera les livres, ceux que tu as écrits, ceux que tu m'as fait lire, et tous ceux que tu nommes dans ton œuvre et tous ceux dont tu me parles lors de nos rencontres, et que je n'ai pas encore lus.

Ton rythme de lecture est compulsif. Pas que tu dévores les livres. Ceux qui te touchent de près, qui te rapprochent de la vie ne sont pas consommés dans l'urgence et jetés après usage. Ils sont lus lentement, souvent au milieu de la nuit, ils trouvent une place dans ta bibliothèque composée de livres-voix, de livres-souffle, de livres-vitamines, de livres-lèvres. Les dix mille portes de ta maison.

Leurs auteurs se penchent désormais par-dessus ton épaule quand tu écris, pour t'offrir leur amitié et leur lumière. Ils te donnent envie d'être plus présent à la vie, aux autres et à toi-même. Leur parole libre éclaire ta parole verte.

Si tu lis beaucoup, c'est que tu as besoin d'être touché, traversé par des hommes et des femmes qui t'aident à mieux te comprendre-sentir, à mieux comprendre-sentir le monde. Les quelque quatre cents livres qui entrent dans ta bibliothèque-jardin-forêt chaque année t'aèrent, te réchauffent, t'accordent, t'étreignent, te tremblent, te réparent, te secouent. Ils sont semences. Tu es un homme sauvage aux amitiés nombreuses. Tu es un sédentaire aux mille chemins. Et pour le devenir, tu es né une première

fois en 1946 et une seconde fois avec la lecture du *Château* de Franz Kafka et l'écriture des poèmes de *Nattes*, publiés aux Herbes rouges en 1974.

Depuis, tu ne cesses de naître en lisant, en écrivant. À chaque instant, tu es un homme nouveau-né.

J'ai fait ta connaissance alors que tu étais professeur. Et c'est là que tout a changé pour moi. Je suis née une première fois en 1970, et une autre en entrant dans ta classe, dans ton école des ponts jaunes.

J'ai fait simultanément la rencontre de ton écriture. Pour toi, il n'aurait pas fait sens de nous inviter à entreprendre une démarche vers le cœur de notre voie/x sans que tu témoignes de la tienne.

J'ai trouvé dans tes notes, tes poèmes, tes essais un homme-naïf-sauvage-idiot qui marche lentement, qui avance nu, léger, les mains ouvertes au milieu de sa vie, qui ne cesse de répéter il y a, il y a, il y a, un homme-tasse-usée qui tremble, qui a un parti pris pour la clarté et l'amour.

J'y ai rencontré quelqu'un à qui il est arrivé quelque chose : l'envie d'être présent et attentif. Ton écriture est un arbre qui laisse aller et venir le vent, le soleil, les oiseaux, la pluie, la neige, les enfants, les chiens, les feuilles, ton écriture est une chaise pliante qui invite tes amis et des inconnus à déplier leur rêverie, à reconnaître leurs oui et leurs non.

Comme tes livres, ta classe était (parce que tu as pris ta retraite) un atelier ouvert et accueillant où la vie n'était pas coupée de la lecture, de l'écriture. L'une ne bougeant jamais sans l'autre. Tu nous mettais en contact avec une diversité de voix et de paroles libres et engagées avec le souhait que certaines nous aèrent, nous réchauffent, nous accordent, nous étreignent, nous tremblent, nous réparent, nous secouent. Qu'elles nous accueillent, qu'elles nous accompagnent et que, d'une manière ou d'une autre, elles nous aident à naître. Tu as été pour moi et pour des centaines d'autres un professeur-passeur, du bouche à oreille, du cœur à cœur.

Vingt-cinq ans plus tard, je me souviens encore du choc et du ravissement éprouvé lorsque j'ai ouvert *Objets* de Danielle Fournier, qui faisait partie de tes suggestions dans un de tes cours.

À la première page, cette question : « Y a-t-il/une autre terreur que celle de la nuit/sans toi mon amour ? » Cette « petite » question et ensuite un espace blanc, violemment assourdissant. J'ai senti en moi quelque chose bouger, s'ouvrir, se déchirer¹. J'ai eu l'impression de naître à moi-même en même temps que d'être « en dépossession de moi-même² ».

Alors que j'avais passé mon adolescence à lire des romans d'amour, « des livres de jour, de passe-temps, de voyage. Mais pas des livres qui s'incrument dans la pensée et qui disent le deuil noir de toute une vie [...] »³, je venais de faire la rencontre d'une auteure qui ne refusait ni la fragilité, ni la fêlure, ni la faille, ni l'abandon. Comme toi, quand tu lis, quand tu écris.

Cette « petite » question a tout changé pour moi. Grâce à toi professeur-passeur, cette rencontre a été le début d'une série coups de foudre avec des femmes : D. Kimm, Danielle Roger, Louise Dupré, Geneviève Letarte, Hélène Cixous, Clarice Lispector, Emily Dickinson, Dorothy Livesay, Ety Hillesum, Marguerite Duras pour ne nommer qu'elles, dont l'intensité et la clarté de la voix ont trouvé résonnance en moi. Et, comme toi, elles m'ont invitée à prendre la parole à mon tour.

Depuis, à chaque instant, je suis une femme nouvelle-née.

Cette lettre, je ne semble pas l'écrire à toi, précisément. Je ne t'apprends rien que tu ne sais déjà. Je semble l'écrire pour que d'autres comprennent ton rôle dans ma vie et dans celle de plusieurs. Mais c'est bien à toi que j'écris cette lettre, pour te dire je t'aime et merci.

Ma vie, grâce à toi, grâce à ta parole et à ton amitié vertes, est plus vaste.

1. « Toute lecture suppose qu'on accepte de courir le risque d'une déchirure de son univers. » Jean Sullivan, *Petite littérature individuelle*, Paris, Gallimard, 1971, p.129.

2. Marie-Ange Depierre, *Une petite liberté* suivi de *Dire oui à Clarice Lispector*, Montréal, Triptyque, 1989, p.92.

3. Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p.34.